Le nationalisme chrétien aux États-Unis

Interview de Jean Decorvet, professeur et recteur de la Haute école de théologie de Saint-Légier (HET-PRO | <https://het-pro.ch>). Propos recueillis par Claude-Alain Baehler. En mai 2025, une version courte de ce texte est parue dans Vivre, le journal de la Fédération romande d'Églises évangéliques (www.vivre.ch).

Certains chrétiens étasuniens collaborent avec le pouvoir politique, afin d'imposer des lois divines à la population. Ce mouvement est nommé « nationalisme chrétien ». Il divise les chrétiennes et les chrétiens des États-Unis, et interpelle celles et ceux d'Europe.

Nous avons vu l'image étonnante de responsables évangéliques qui prient avec le président des États-Unis, dans le Bureau ovale de la Maison-Blanche. De ce côté de l'Atlantique, cela surprend. S'agirait-il d'une facétie de plus de la part du président en exercice ? Ou des lubies de quelques télévangélistes ? En fait, nous assistons à l'une des manifestations d'un phénomène appelé « nationalisme chrétien ».

Le Center for Security Studies de l'École polytechnique fédérale de Zurich définit ce phénomène ainsi : « Le nationalisme chrétien est axé sur l'idée que les États-Unis sont une nation chrétienne qui s'inscrit dans un projet divin. Cette vision s'appuie sur le récit selon lequel l'Amérique serait la 'Terre promise' des chrétiens blancs venus d'Europe, au XVIIe siècle, lesquels auraient fait une alliance avec Dieu – par analogie avec les juifs de l'ancien Israël. Selon leur croyance, tant qu'ils se conformeront aux lois divines, le pays prospérera. »(1)

Vivre – La définition du nationalisme chrétien étasunien, donnée par le Center for Security Studies (CSS), vous semble-t-elle adéquate ?

Jean Decorvet – La définition du CSS identifie de manière adéquate le cœur symbolique du nationalisme chrétien étasunien : l'idée selon laquelle les États-Unis sont investis d'une mission divine, formant une nouvelle « Terre promise » pour les chrétiens venus d'Europe, à l'image de l'Israël biblique. Cette perspective repose sur une lecture « providentialiste » de l'histoire des États-Unis, largement répandue dans certains cercles conservateurs, et qui postule que la fidélité à Dieu conditionne la grandeur de la nation.

Mais la définition doit être enrichie et précisée(2). Le nationalisme chrétien n'est pas une simple affirmation d'appartenance religieuse dans l'espace public, ni même un programme politique influencé par la foi. C'est une posture culturelle, identitaire et parfois quasi-théologique, qui fusionne le destin national avec la vérité chrétienne, conférant à l'État une mission sacrée. Ce nationalisme ne tolère pas la neutralité religieuse de l'État : il réclame la primauté chrétienne – non par évangélisation, mais par législation.

Historiquement, cette posture s'est consolidée. Dans les années 1950, Billy Graham, tout en restant personnellement soucieux d'éviter les compromissions politiques, a contribué à insérer l'imaginaire chrétien dans le récit national : prières dans les campagnes présidentielles,

rhétorique morale dans le contexte de la guerre froide, proximité avec plusieurs présidents. Mais c'est dans les années 1980 que la mutation idéologique s'est opérée, notamment avec la montée en puissance de la Moral Majority de Jerry Falwell. Ce mouvement prétendait défendre les « valeurs traditionnelles », mais il le faisait en fusionnant indistinctement évangélisme, conservatisme politique et patriotisme militant.

Aujourd'hui encore, cette conception persiste, comme l'ont montré les émeutes du Capitole du 6 janvier 2021, où des croix chrétiennes et des drapeaux américains flottaient côte à côte. Peter Wehner, ancien conseiller à la Maison-Blanche et lui-même évangélique, y voit une forme d'idolâtrie : non pas l'adoration de Dieu, mais celle d'une nation sacralisée, où Dieu devient un instrument au service de la puissance nationale(3).

Il importe donc de distinguer clairement le christianisme comme foi, chemin de vérité et de vie, et le christianisme comme identité politique, réduit à être un marqueur culturel. Le CSS dit vrai lorsqu'il souligne l'ancrage historique et l'ambition théologico-politique du nationalisme chrétien. Mais, pour en saisir toute la portée, il faut ajouter l'épaisseur sociologique, le poids symbolique et la compromission institutionnelle qui caractérisent cette idéologie.

Le nationalisme chrétien, aux États-Unis, s'ancre dans une théologie de l'élection nationale : les États-Unis serait, aux yeux de ses partisans, une nation choisie par Dieu, une terre d'Alliance. Cette vision repose sur un récit fondateur à dimension sacrée, où l'histoire des Pères pèlerins devient parallèle à celle de l'Exode biblique. En Europe, et notamment en Suisse, le nationalisme chrétien se présente de manière plus défensive que messianique. Il prend souvent la forme d'une revendication

culturelle face à la sécularisation et à l'immigration, plutôt que d'un appel providentiel à diriger l'Histoire. Dans le cas helvétique, le christianisme est parfois invoqué comme socle patrimonial – une mémoire à protéger – plutôt que comme force vive de transformation spirituelle. Là où le nationalisme chrétien étasunien cherche à dominer, le nationalisme chrétien européen tend à conserver, voire à se replier.

Quelle différence faites-vous entre le nationalisme chrétien étasunien et celui qui existe en Europe ?

Sur le plan théologique, le nationalisme chrétien est une confusion des ordres : il mêle ce qui appartient à Dieu et ce qui relève de César. En conférant à une nation un statut quasi sacré, il trahit l'universalisme de l'Évangile qui s'adresse à toutes les nations, sans distinction. Cette idéologie détourne l'espérance chrétienne, de son horizon eschatologique, vers une quête de puissance terrestre. Comme le souligne David French, elle instrumentalise la foi pour des finalités politiques, substituant au royaume de Dieu une souveraineté humaine. Le nationalisme chrétien est, au fond, une forme de religion civile – un syncrétisme où Dieu bénit les frontières, les armées et les intérêts d'un seul peuple.

En Europe, ce dernier se manifeste davantage par un attachement culturel défensif : on ne parle pas d'une mission divine de la nation, mais d'un combat contre la sécularisation, l'islam ou l'immigration. En Suisse, les quelques manifestations de nationalisme chrétien prennent d'abord la forme d'un réflexe patrimonial, où le christianisme est invoqué comme racine identitaire plus que comme projet spirituel. Là où les États-Uniens nationalistes s'enracinent dans une théologie de l'exception, les Européens, eux, agissent en réaction à un

sentiment de perte. L'un est volontiers conquérant, l'autre davantage réactif.

D'un point de vue théologique, pourquoi le nationalisme chrétien est-il problématique ?

Le nationalisme chrétien pose un problème théologique majeur en confondant le Royaume de Dieu avec un État terrestre. Il absolutise une nation donnée – ici les États-Unis – et lui attribue une vocation divine, souvent au mépris de l'universalité de l'Évangile. Cette sacralisation du politique trahit la parole du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jn 18.36). Elle détourne aussi la foi de son fondement trinitaire, en la transformant en un outil de légitimation de la puissance. En somme, le nationalisme chrétien réintroduit une forme d'idolâtrie politique, où le drapeau prend la place de la croix, et où la fidélité nationale prime sur la fidélité au Christ.

Selon vous, pourquoi certains évangéliques sont-ils tentés par le nationalisme chrétien ?

La tentation du nationalisme chrétien chez les évangéliques tient à une double dynamique : une perte de repères culturels et une peur du déclin moral. Aux États-Unis, les évangéliques blancs ont longtemps occupé une position hégémonique dans la sphère religieuse et politique. Leur déclin progressif alimente un désir de reconquête, souvent projeté sur le terrain politique(4).

En Europe, la dynamique est différente : les évangéliques y sont souvent minoritaires et marginalisés. La tentation identitaire prend alors la forme d'un réflexe de défense, face à la montée du relativisme ou à la pression sécularisante(5).

Dans les deux contextes, le nationalisme chrétien promet sécurité, clarté morale et

restauration d'un ordre politique perçu comme légitime. En ce sens, comme l'écrit Peter Wehner(6), le nationalisme chrétien n'est pas une extension de la foi chrétienne, mais sa contrefaçon politique.

Quelles sont les différences fondamentales entre nationalisme chrétien et engagement chrétien en politique ?

L'engagement chrétien en politique vise à vivre l'Évangile dans la cité. Il suppose le respect du pluralisme, la distinction des ordres – Dieu et César – et l'humilité du serviteur. Le nationalisme chrétien, en revanche, cherche à imposer une hégémonie culturelle et religieuse, parfois au détriment des libertés fondamentales(7). Il ne témoigne pas, il conquiert. Il ne dialogue pas, il s'impose.

Quel est l'impact du développement du nationalisme chrétien sur les Églises ?

Aux États-Unis, le nationalisme chrétien a profondément fracturé le paysage ecclésial. Il a contribué à brouiller la frontière entre foi et idéologie, entre mission spirituelle et agenda politique. Beaucoup de jeunes se détournent des Églises qu'ils perçoivent comme des relais d'une foi confondue avec un parti politique. Thomas Kidd note que ce mélange des genres affaiblit la crédibilité publique de l'Évangile(8). En Europe, l'impact est moins massif mais bien réel : l'identification du christianisme à certains discours d'exclusion nuit à sa crédibilité dans l'espace public. Dans les deux cas, c'est le témoignage de l'Évangile qui en souffre, pris en otage par des logiques de pouvoir.

Nous associons souvent le nationalisme chrétien étasunien avec des « évangéliques blancs ». Qui sont ces évangéliques ?

La relation entre les nationalistes chrétiens et Donald Trump est le symptôme d'un déclin. Les évangéliques blancs étasuniens forment un ensemble sociologiquement relativement cohérent (80 % d'entre eux ont voté pour Trump), souvent issu des classes moyennes ou populaires, vivant en zones rurales ou périurbaines. Historiquement dominants dans l'espace religieux et culturel, ils craignent aujourd'hui la marginalisation, la perte de leurs repères.

Le nationalisme chrétien est appelé à se transformer plus qu'à disparaître. Aux États-Unis, son influence déclinera probablement à mesure que les générations changent, mais il pourrait devenir plus radical dans certains bastions. En Europe, il continuera de s'exprimer par des formes politiques ou culturelles, souvent populistes. L'enjeu sera de proposer une alternative : un christianisme ancré dans la foi, non dans la peur ; dans la charité, non dans la conquête.

Comment analysez-vous la relation entre les nationalistes chrétiens étasuniens et l'administration Trump ?

Malgré ses transgressions morales, Trump a été perçu comme un instrument de la Providence, un « Cyrus païen » mis au service des chrétiens. Cette alliance repose moins sur l'adhésion que sur l'exception : mieux vaut un leader imparfait que la perte du pouvoir. David French dénonce cette posture comme une forme de nihilisme éthique : on sacrifie la vérité sur l'autel de l'influence(9). Trump a offert à ces électeurs des juges conservateurs et des slogans rassurants, en échange d'un soutien inconditionnel. Mais à quel prix spirituel ?

Selon vous, quel est l'avenir prévisible du nationalisme chrétien, aux USA et en Europe ?

L'avenir du nationalisme chrétien s'inscrit dans une double logique de repli et de mutation. Aux États-Unis, ce courant idéologique ne disparaîtra pas à court terme : il est profondément enraciné dans certains bastions culturels et ecclésiaux du Sud et du Midwest, où l'amalgame entre patriotisme, mémoire biblique et identité blanche reste vivace. Cependant, sa base électorale vieillit, et son attrait diminue parmi les jeunes générations évangéliques, davantage sensibilisées aux enjeux de justice sociale, d'environnement et d'inclusivité. À mesure que le paysage religieux étasunien se diversifie, le nationalisme chrétien pourrait se radicaliser dans ses marges ou s'étioler faute de relais crédibles.

En Europe, et en particulier en Suisse, le nationalisme chrétien n'a jamais connu la même ampleur. Mais il peut renaître sous une forme plus subtile, à travers des rhétoriques identitaires qui sacralisent les racines chrétiennes de l'Occident pour mieux exclure l'autre : l'étranger, le musulman ou le progressiste. Il s'agit moins d'un nationalisme à visée théologique que d'un conservatisme culturel qui instrumentalise le christianisme comme rempart contre la sécularisation ou la mondialisation.

Pour que l'Église retrouve sa voix prophétique, elle devra s'affranchir de ces tentations. La mission du christianisme n'est pas d'asseoir une domination politique, mais de témoigner de la grâce du Christ, mort et ressuscité pour notre justification. En cela, l'avenir du christianisme ne se dessine pas dans une logique de conquête culturelle, mais plutôt dans une triple exigence : clarté spirituelle, humilité dans l'action et engagement généreux envers la société. C'est à

ce prix qu'il pourra survivre au naufrage des idéologies.

Notes

(1) Center for Security Studies de l'École polytechnique fédérale de Zurich, Le nationalisme chrétien contemporain aux États-Unis, juillet 2021,

<https://css.ethz.ch/content/dam/ethz/special-interest/gess/cis/center-for-securities-studies/pdfs/CSSAnalyse288-FR.pdf>

(2) Sur le sujet, voir surtout Andrew Whitehead et Samuel Perry, *Taking back America for God : Christian nationalism in the United States*, Oxford, Oxford University Press, 2020. Voir aussi deux articles, succincts et complémentaires, résumant bien les enjeux politiques et spirituels : David French, « What is Christian nationalism, exactly ? », *New York Times*, 25 février, 2024, et Paul D. Miller, « People are still confused about Christian nationalism », *Christianity Today*, 3 mars, 2023.

(3) Peter Wehner, « The Evangelical Church is breaking apart : Christians must reclaim Jesus from his Church », *The Atlantic*, 24 octobre, 2021. Voir aussi son « Why I can no longer call myself an Evangelical Republican », *NYT*, 9 décembre, 2017.

(4) Voir tout particulièrement Michael Gerson, « The last temptation », *The Atlantic*, Avril, 2018.

(5) Sébastien Fath, « Protestants évangéliques et République française : reconquête, retrait, renfort ? », dans *Sauver la démocratie dans un monde dangereux*, Jean Charles Zarka éd., revue en ligne *Cités*, 2024/4 n°100, p. 409-419.

(6) Peter Wehner, « The Scandal rocking the Evangelical world », *The Atlantic*, 7 juin, 2021.

(7) De nombreux exemples parsèment l'étude du Pew Research Center :

www.pewresearch.org/religion/2024/03/15/christianitys-place-in-politics-and-christian-nationalism. Voir aussi (notamment pour l'Alabama) :

www.npr.org/2024/02/29/1234843874/tracing-the-rise-of-christian-nationalism-from-trump-to-the-ala-supreme-court.

(8) Thomas Kidd, « Christian nationalism vs Christian patriotism », *The Gospel Coalition*, 18 décembre, 2020.

(9) Yonat Shimron, « David French on Christian nationalism and Evangelicals' existential angst », *RNS*, 3 février 2021, et David French, « The Southern Baptist horror », *The Atlantic*, 23 mai, 2022.